

« Oh ! Il a l'air bien, cet auteur ! »

Après quatre jours de colloque sur son œuvre, Jean-Philippe Toussaint a montré son bonheur : « J'ai de remarquables lecteurs. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN
ENVOYÉ SPÉCIAL À BORDEAUX

Du 18 au 21 juin, l'œuvre de Jean-Philippe Toussaint a été analysée sous toutes ses coutures par une série d'universitaires de partout en Europe, aux Etats-Unis, en Chine. Ce colloque s'est tenu à Bordeaux et fut un plaisir d'écoute d'un bout à l'autre. D'abord grâce à la pertinence et à la profondeur d'analyse des intervenants. Ensuite, et peut-être surtout, parce qu'ils n'ont pas jargonné : tout en restant précis, ils ont fait l'effort de s'échapper d'un langage abscons seulement accessible aux experts des théories littéraires. Bref, j'ai tout compris.

J'ai surtout compris que Jean-Philippe Toussaint est un auteur riche, qu'il faut lire et relire ses livres pour en extirper toutes les beautés, tous les bijoux, toutes les intentions, toutes les jouissances. Toussaint ne fait pas que raconter des histoires, on le savait. Mais ce colloque a montré tout le travail de l'écrivain.

Son art du romanesque, par exemple, bien mis en avant par Morgane Kiefer, de l'Université de Paris X : les esquives, les rebondissements, les déstabilisations des personnages et du déroulement narratif, plus les coups d'éclat. « Ces scènes apparaissent comme la polarisation du roman et emportent la lecture. » C'est la baignade de *Faire l'amour*, la fuite à moto de *Fuir*, le cheval fugitif de *La vérité sur Marie*, la robe en miel de *Nue*. « Un romanesque de la scène pour une écriture de l'intensité », conclut M^{me} Kiefer. Qui ajoute : « Le romanesque, c'est Marie. Et Marie, c'est Toussaint. »

Jean-Philippe Toussaint dans ses papiers.

© MADELEINE SANTANDREA



La manière dont Jean-Philippe Toussaint construit des phrases, aussi. Laurent Demoulin, de l'Université de Liège, a décrypté la phrase de l'auteur belge. « Il y a deux types de tension », dit-il : « la tension narrative de la phrase elle-même et la tension poétique qui joue sur la syntaxe. La particularité de Toussaint, c'est de mêler les deux tensions, de placer des nœuds sans toujours fournir des dénouements. »

Parallaxe

Pour Joël Loehr, qui enseigne en Chine, le terme clé de l'œuvre de Toussaint, c'est la parallaxe, c'est-à-dire le déplacement. « Chez Toussaint, en tout cas dans *MMMM*, l'énergie romanesque a un sens cinématique. On mobilise les moyens de communication, le taxi, le bateau, le train, l'avion. Ces engins permettent au narrateur de se laisser porter passivement par les événements, de ressentir même une sorte de nausée, de mal des transports provoqué par l'immobilité de nos vies, expression d'un malaise de la signification de nos vies, qui résulte d'une parallaxe généralisée. L'écart, le en-dehors, l'inadaptation entre le monde et la façon dont on le perçoit. »

Après quatre jours de colloque, qu'il a suivi attentivement, l'écrivain belge a pu, enfin, s'exprimer. D'abord pour lancer : « Depuis le début de ce colloque, j'ai beaucoup entendu et j'ai pris assez de recul pour me dire : "Oh !, il a l'air bien,

cet auteur !" » Plus sérieusement, il a quand même montré quelques surprises. D'abord qu'il avait des lecteurs : « Je n'avais jamais conceptualisé qu'il y avait des lecteurs. J'étais moi-même ce lecteur imaginaire. Je me suis rendu compte ici que j'avais des lecteurs remarquables, ceux dont j'ai pu rêver. » Ensuite qu'on a beaucoup parlé d'air, pas assez d'eau : « On a dit Marie fille de l'air. J'aurais dit Marie fille de l'eau. L'eau, c'est une obsession depuis *La salle de bain*. Mais c'est vrai que l'eau, la terre, le feu, l'air sont partout présents dans le cycle de Marie, comme les saisons. »

Sinon, Jean-Philippe n'a pas caché son bonheur. « C'est une grande satisfaction de voir ainsi son travail analysé. La lecture peut avoir plusieurs significations, c'est une polysémie réjouissante. » C'est que l'écrivain belge ne cache pas son intérêt pour la critique. « Je suis très ouvert au regard critique. Il ne faut pas que je le connaisse trop bien pour pouvoir poursuivre ma voie d'écriture sans aucune gêne. Mais je peux aussi apprendre des choses, cela peut me stimuler. Certaines analyses vont infuser et peut-être ressortir. Il peut y avoir un écho à ce qui a été dit ici à Bordeaux. »

Le prochain roman de Jean-Philippe Toussaint, *La clé USB*, sortira le 5 septembre chez Minuit. Le premier volet d'un nouveau cycle. Je sais, après ce colloque, que je ne le lirai plus de la même façon.

Le roman d'un film sur un film

Une patinoire, ça glisse. Dans le livre de Jean-Philippe Toussaint, c'est autant à prendre au propre qu'au figuré. Il est vrai que tourner un film sur la glace d'une patinoire, c'est osé. Tout le monde se casse la gueule à un moment ou l'autre. Sauf le réalisateur, toujours droit, toujours digne.

La patinoire, c'est un film. Jean-Philippe Toussaint filme une équipe de cinéma dirigée par un réalisateur, Tom Novembre, qui tourne une histoire d'amour sur la glace. C'est d'un drôle absolu. D'abord, il y a des gags à répétition, genre slapstick comedy. Ensuite, il y a l'ironie distanciée de Toussaint, genre tout est prêt pour qu'enfin on tourne une prise mais non : il est l'heure, à demain !

Ce livre, c'est le scénario du film ; sorti, lui, en 1999. Mais, on connaît l'écrivain belge, pas question de (res)sortir ce livre sans en apporter une version légèrement distanciée du scénario brut. On lorgne ici vers le roman. Et si on s'amuse dans un premier temps, on frémit aussi à la difficulté de la création d'un film, qui bascule souvent dans l'absurde et le vain, et à la difficulté de la création tout court. J.-C. V.



La patinoire

★★★★
JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
Les Impressions nouvelles
140 p., 18 €

poches

Séquoias ★★★

MICHEL MOUTOT
Cela commence par une chasse aux cachalots digne de *Moby Dick*, rebondit en une ruée vers l'or façon *L'Appel de la forêt*, mêlée à une fièvre forestière de la même veine que *Serena*. Melville, London, Rash : trois bonnes fées semblent s'être penchées sur cet énorme roman de grand large, bien français pourtant, qui nous mène au très loin – Nantucket, San Francisco – comme au très proche – Le Havre, Amiens – avec une écriture à la fois dépouillée et très technique de polar contemporain ultra-documenté. A.L.
Points, 576 p., 8,6 €

Une question d'éducation, Les mouvements du cœur, L'Acceptation ★★★

ANTHONY POWELL
Avec ces trois premiers volumes, Bourgeois entame la réédition des douze tomes de *La ronde de la musique du temps*, fresque « proustienne » des parcours croisés de la haute société britannique et de la bohème entre 1920 et 1970. Si la proximité avec *La recherche* est une évidence – même phrasé, même fiction autobiographique – la vitalité est plus proche de Francis Scott Fitzgerald. A.L.
Traduit de l'anglais par Michel Doury, Bourgeois, 288 p., 352 p., 288 p., 9 € par volume.

Falcó ★★★

ARTURO PÉREZ-REVERTE
1936, Espagne. Lorenzo Falcó et son FN 1910 belge se mettent au service du SNIIO, groupe d'infiltration, sabotage et meurtre placé sous la direction du propre frère du Caudillo. Sa nouvelle mission : s'infiltrer en « zone rouge » pour y libérer le chef de la Phalange. Le héros n'a pas les qualités de Don Jaime Astarloa, le mémorable *Maître d'escrime* (1994 au Seuil). Mais en invitant le lecteur à explorer le franquisme par sa face la plus obscure, en se délectant des tensions, paradoxes et coteries du camp des salauds, l'auteur relance notre intérêt pour la guerre d'Espagne. Avec les qualités et défauts d'un Ian Fleming. A.L.
Tr. de l'espagnol par Gabriel laculli, Points, 336 p., 7,7 €

Signe de vie ★

J.R. DOS SANTOS
Un signal venu de la constellation du Sagittaire. Et s'il s'agissait, pour la seconde fois en quarante ans, d'un message extraterrestre intelligent ? Une rapide triangulation lance le thriller : le signal émane d'un objet se dirigeant à toute vitesse vers la Terre. « Ils » arrivent ! Pour vous faire avaler l'intervention du Pape, d'un cryptoanalyste portugais et de cosmonautes fourbes, l'auteur vous bombarde de digressions savantes qui participent au charme du livre. Mais il vous faudra une solide suspension d'incrédulité pour aller jouer du piolet sur un mystérieux astéroïde. A.L.
Traduit du portugais par Adélino Pereira, Pocket, 832 p., 10 €

Le baiser du temps
★★★★
AKSINIA MIHAYLOVA
Gallimard.
88 p., 12 €.
e-book : 8,49 €.

Un ange passe, voici Aksinia Mihaylova

Avec son deuxième livre écrit en français, la poétesse bulgare, traductrice et amie des écrivains belges, confirme un talent immense.

NICOLAS CROUSSE

Les amoureux de poésie comptent depuis peu une poétesse remarquable. Editée dans une vingtaine de pays, la Bulgare Aksinia Mihaylova s'est d'abord fait un nom dans son pays, où elle a publié six recueils de poésie, dès l'âge de trente ans. Le monde francophone l'a découverte en 2014, avec un livre de poèmes d'amour, *Ciel à perdre* (Gallimard), qu'elle a écrit en français et qui lui a valu le prix Apollinaire. La voici, cinq ans plus tard, qui confirme, avec *Le baiser du temps*, également écrit en français, un talent qu'elle a immense.

L'artiste, qui écrit étrangement peu, n'est pas inconnue du cercle littéraire belge. Aksinia Mihaylova a participé plusieurs fois au Collège des traducteurs, à Seneffe. Elle connaît certains de nos écrivains, comme Eric Brogniet. Elle a traduit François Weyergans, Liliane Wouters, Rose-Marie François, Guy Goffette ou Achille Chavée. Dans *Le baiser du temps*, elle cite ces deux derniers. Comme cette phrase de Claudel, qui donne le ton : « On croit que tout est fini, mais alors il y a toujours un rouge-gorge qui se met à chanter. »

Présenter une poétesse comme Aksinia Mihaylova est aussi présomptueux et vain que de tenter de décrire la musique de chambre de Schubert ou de mettre des mots sur le tannin d'un vin renversant. Qu'en dire ? Qu'elle parle, dans un flot incarné, comme un fleuve vivant, des blessures d'amour, du désir, de l'âme, des peaux qui s'enlacent, des sanglots, du temps qui, toujours, pose des cernes sur la beauté. Grâce et malédiction semblent chez elle s'avancer en sœurs aveugles.

« Dehors il fait du vent,



Je suis une forêt
couverte de neige
et j'essaie
de me convaincre
que janvier est
innocent

Extrait de « Le baiser du temps »



mes narines frissonnent et il y a ce train dans tes yeux d'où je ne sais comment descendre »
En ses textes, les images distillent une beauté puissante, profonde. C'est le chant d'une femme, qui bouleverse. Celui d'un oiseau rare, dont la mélodie projetée dans un ciel balkanique fascine et éblouit. On traverse ces pages dans un état étrange, entre mélancolie, cœur qui saigne et gratitude profonde, sachant que le prince Mychkin avait raison : « la beauté sauvera le monde. »
« La maison où je suis née grandit / et je ne sais que faire avec ce vide »
Aksinia Mihaylova est une alchimiste. Elle s'empare de mots que nous croyons connaître, les emmène ailleurs, les plonge dans le puits de sa vie et nous les rend transfigurés. Citons-la, encore.
« Nous émottons les années et elles se mettent à respirer.
Les non-partagées, on les couvre soigneusement avec des toiles d'araignées pour qu'elle ne saignent plus »
Une grande poétesse nous est donnée. C'est un cadeau du ciel.